

**Discours de M. Edouard Philippe pour la promotion de
M. Philippe Augier au grade d'officier des Arts et des Lettres
Le 19 juin 2021, Les Franciscaines, Deauville**

Mesdames et Messieurs,

Monsieur le maire, cher Philippe Augier,

Ce lieu est propice aux éblouissements. Et il en va pour le spirituel comme pour le séculaire, l'éblouissement n'est jamais sans lien avec le mystère. Et, de fait, un mystère, nous réunit aujourd'hui.

Un mystère préside même à notre assemblée car ni vous, ni moi, ni peut-être personne dans cette salle ne sait qui a sollicité votre promotion au grade d'officier des Arts et des lettres. Les masques ajoutent encore au mystère en prêtant à vos amis de Deauville un air d'Etretat, aux plus hautes autorités présentes un air d'Arsène Lupin, et à certains journalistes, qui s'y connaissent en masques autant qu'en plumes, l'anonymat d'un Fantômas. Le ministre de l'Intérieur aurait pu jouer le rôle du commissaire Juve, avec plus d'efficacité bien entendu qu'un Louis de Funès, et votre épouse Béatrice, dans le rôle de Mylène Demongeot, aurait pu nous fournir quelques pièces à convictions, en exhumant par exemple les cahiers où vous consignez, méthodiquement, les noms des livres que vous offrez à celles et ceux qui ont la chance d'être invités à dîner chez vous.

Mais la liste des suspects serait longue. Car vous êtes un ami fidèle, de ceux qu'on ne rencontre pas tous les jours dans une vie, et encore moins dans une vie politique. Et vous savez tomber juste. Tous les convives qui ont été ravis, surpris, touchés de trouver un livre sous leur serviette ont pu rêver de vous exprimer un jour leur reconnaissance, leur affection, leur conviction que vous méritez cette distinction. Je suis de ceux-là.

Peut-être le nom du commanditaire restera-t-il à jamais inconnu. Tant mieux. C'est plus romanesque, et vous ne craignez ni l'obscurité, ni ce qui vous résiste. Vous aimez qu'on démontre la puissance de la lumière, même à partir du noir, sur une toile de Soulages ou dans un ciel de Normandie. Le cinéma américain vous a d'ailleurs montré la profondeur de l'obscurité qui entoure les fausses clartés. Car si nous sommes réunis aujourd'hui, ce n'est pas seulement parce qu'un admirateur secret a proposé votre nom pour cette remise de décoration. C'est parce que vous avez vu, tout jeune, *Douze hommes en colère*, de Sidney Lumet – avant de recevoir le vrai Sidney Lumet, en chair et en os, au festival du film américain de Deauville.

Ce chef-d'œuvre a éveillé votre conscience artistique et politique en vous apprenant que c'est le dialogue et le frottement des perceptions, des subjectivités qui mettent au jour quelques éclats de vérité. Et c'est seulement quand on accepte de s'affronter à une forme d'obscurité, de complexité, qu'on s'approche de la vérité.

C'est vrai en art, comme en politique. Et c'est vrai dans ce lieu où l'on aimerait déambuler indéfiniment d'un art à l'autre, d'une époque à l'autre et d'un univers à l'autre.

*

Commençons au rayon « Jeunesse ». Vous grandissez dans une banlieue sans histoire, si ce n'est celles que vous lisiez sous vos draps, à l'heure du couvre-feu. Votre enfance n'est pas un roman noir. Elle évoque plutôt un décor à la Simenon, populaire, parfois pesant quand l'horizon paraît bouché. Mais vous êtes de ceux qui savent trouver, en eux, le rythme qui manque au-dehors, comme le héros du dernier livre de Jean-Baptiste Andrea, *Des diables et des saints*. Epris de musique et de liberté, comme lui, vous découvrez l'« espace immense entre les notes », quand vous comprenez qu'on peut s'affranchir d'un environnement morose. Vous êtes un rapide, qui n'hésite pas à moucher son professeur de mathématiques en lui assénant un jour : « Monsieur, j'ai une méthode plus rapide que la vôtre pour arriver au résultat ! ». Faut-il voir dans cette saillie le talent mathématique qui commence à prendre conscience de ce qu'il existe ou bien est-ce plutôt ce mélange particulier d'assurance et de provocation dont votre carrière ultérieure sera toujours teintée qui perce sous l'adolescent ? Personne ne sait. Constatons seulement qu'après cet épisode, vous vous détournez des filières scientifiques.

La bibliothèque verte vous avait donné le goût de l'aventure et de l'audace. La philosophie vous donne celui de la réflexion. A ce moment-là, des polémiques philosophiques agitaient et élevaient encore la société. Au lycée Pasteur, votre professeur François Fédier vous rapporte ses conversations du week-end avec Martin Heidegger et vous exerce à vous poser les questions fondamentales du sens de l'être, de l'action, de la vie. De l'existentialisme, vous retenez plutôt l'humanisme que le non-sens. Plutôt la liberté que la nausée. Votre *Dasein* à vous est indéniablement joyeux : en deux mots, pour ceux qui n'ont pas suivi les cours du professeur Fédier, vous êtes content d'être là. Et vous savez que le meilleur antidote aux affres existentiels, c'est l'action.

Car vous avez une énergie, une ambition toute stendhaliennes – Waterloo en moins. Etudiant en droit à Nanterre, parce que ça mène à tout, vous observez mai 68 avec la même incrédulité curieuse et parfois réprobatrice que Fabrice Del Dongo à Waterloo – mais loin de moi l'idée de comparer mai 68 à Waterloo. Vous n'êtes pas Fabrice Del Dongo. Plutôt Indiana Jones, hasarde votre ami Michel, et il est vrai que vous avez toujours arboré le sourire conquérant des chanceux. Mais un Indiana Jones épris de modernité, au moins autant que d'Antiquités, car votre héros à vous n'est pas Napoléon, comme chez Stendhal : c'est Valéry Giscard d'Estaing.

Vous écoutez son discours à l'Assemblée Nationale. Vous lui écrivez. Il vous répond. Et vous intégrez un groupe d'études et de réflexion qui vous amènera à écrire, avec Michel Poniowski, *Les choix de l'espoir*.

Ces années de formation vous apprennent les codes et les ressorts des bons scénarios politiques. Vous soutenez Giscard parce qu'il incarne la rupture avec un monde usé, la volonté de soigner l'économie, pour créer et redistribuer des richesses. En 1974, inspiré par la précédente campagne américaine, que vous aviez suivie outre-Atlantique, vous devenez un vrai chef de guerre à la tête des Jeunes pour Giscard.

Jeune Giscardien. On pourrait s'en amuser. On pourrait, si si. D'autres l'ont fait. Ce serait injuste. Car d'une part ce serait moquer un homme d'Etat dont je parie qu'il aura, un jour, une place estimée dans notre histoire. Et d'autre part, ce serait méconnaître que vous êtes toujours, Philippe Augier, à la fois définitivement jeune et toujours Giscardien. Mais revenons aux années 70...

La politique se regarde désormais sur un petit écran en couleurs mais les passions humaines ne changent pas fondamentalement. Dans un lieu comme les Franciscaines, on parlerait tantôt de Vanités, et tantôt d'Indulgences. Très jeune, vous sondez la profondeur du cœur des hommes, et des femmes, en regardant des hommes d'Etat ou de pouvoir se mouvoir, s'affronter, se déployer. Vous comprenez sans doute que la vie politique est un roman, plus imprévisible, parfois, que la vie même.

Après l'élection de Valéry Giscard d'Estaing, vous mettez en place Dominique Bussereau, à la présidence des JRI, et Jean-Pierre Raffarin comme secrétaire général. Votre cœur balance, un temps, entre la politique et un autre univers auquel vous consacrez ici un bel espace, celui du « Cheval ».

Car en 1977, c'est un autre Président, Elie de Brignac, qui vous invite à la barre, ou plus précisément à prendre les rênes de l'agence française de vente du pur-sang, qui avait son siège à Paris et qui organisait des ventes aux enchères de chevaux de courses à Deauville. Les hasards de la vie vous avaient en effet conduit à Deauville, grâce à votre copain d'enfance Michel dont les parents possédaient le haras du Petit Bosc, au Molay Littry. Elie de Brignac vous avait offert, quelques années plus tôt, votre premier mi-temps. Le monde du cheval devient votre ascenseur social, car vous avez, au fond, quelque chose des héros picaresques, qui traversent toutes les couches de la société, dupes de rien, un peu rebelles, toujours insatiables.

Ce monde d'élevage, de commerce et de sport vous était parfaitement étranger mais vous y révélez votre adaptabilité à tous types d'interlocuteurs, votre capacité à résister aux pressions. Devenu directeur général, à 28 ans, vous accompagnez l'essor de l'Agence, des Emirats au Japon. Le chiffre d'affaires bondit. Le crash boursier de 1987 aurait pu mettre un terme à l'aventure.

Mais vous avez le tempérament des hommes aux nerfs d'acier dont les défis et les crises aiguisent encore la force morale. Vous vous battez, vous diversifiez en créant une filiale, Deauville Auction, spécialisée dans la vente aux enchères d'œuvres d'art, de meubles, de vin, et de bijoux. Vous quittez Paris. Une nouvelle page, entièrement deauvillaise, commence. Et voilà comment cette passion pour l'univers du cheval vous a conduit récemment à la Présidence du PMU. Opposé à la création de l'UMP (quand j'essayais de la diriger) vous voilà président du PMU. Comme dirait feu le Président Giscard d'Estaing « vous avez fait le bon choix » car le pari est gagnant alors que le parti est perdu...

En 1995, Anne d'Ornano se présente à son quatrième mandat, consciente qu'il s'agit du dernier. Ce qui aurait pu être une douleur, penser à sa succession, deviendra une fierté, comme elle l'a exprimé, en 2003, dans le magnifique discours qu'elle prononce en vous remettant la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Avec l'élégance, l'intelligence et la générosité qui furent aussi celles d'Antoine Rufenacht, quelques années plus tard et en ma faveur, elle a l'intuition puis la conviction que vous êtes l'homme des circonstances, du renouveau et finalement du succès.

Quand elle vous propose de vous confier l'économie locale, c'est-à-dire le tourisme, vous acceptez, à condition que la culture et la communication soient ajoutées à votre portefeuille.

Vous assurez la présidence de l'association France Congrès, la vice-présidence des Stations Classées ou le conseil d'orientation du Conseil National du Tourisme. Je m'en souviendrai d'ailleurs en 2017, en vous choisissant pour participer au Comité interministériel du tourisme.

Tempo allegro, en tant qu'adjoint, vous posez les premières touches d'une politique culturelle qui deviendra le fil conducteur de votre action. En 1996, vous créez « le festival de Pâques » qui repère, chaque année, de jeunes talents et les réunit au sein d'un orchestre où ils jouent ce qu'ils n'avaient jamais tenté ailleurs. La première année, vous aviez par exemple un très jeune Renaud Capuçon, puis des Bertrand Chamayou ou Philippe Jaroussky. Tous les prodiges de leur génération viennent éblouir Deauville, en avant-première, avant de connaître des carrières internationales. Quelques années plus tard, vous créez « L'août musical » où des concerts de débutants virtuoses, là encore dans la salle Elie de Brignac, enchantent les estivants.

Une fois élu, triomphalement, en 2001, vous passez au *tempo prestissimo*. Vous qui étiez un fonceur, vous devenez bâtisseur. Comme le résume Jérôme Garcin, « vous insufflez l'esprit de Jean Vilar et du Théâtre national populaire dans la ville du *Chabadabada* », en programmant des créations de danse ou de théâtre contemporain dans le beau théâtre du Casino. Sur les planches de Coco Chanel, vous voulez que se mêlent et se rencontrent les curieux de tous horizons, de tous milieux sociaux, qui ne viennent pas seulement pour les courses et les machines à sous, mais pour se laisser surprendre, émouvoir, habiter par des rencontres avec des

œuvres. Drôle d'endroit pour une rencontre pourrait-on dire ? et alors !
Pourvu que la rencontre ait lieu...

En 2004, vous créez le festival Livres et Musiques, au concept unique, là encore, puisqu'il met en musique des livres qui donnent à entendre les correspondances entre les notes et les mots, qu'ils portent sur des courants musicaux ou des compositeurs. En plus du prix de la ville de Deauville, le prix des ados vise à développer le goût de la lecture chez les jeunes : les Espaces Culturels Leclerc fournissent les livres à plus de 5000 élèves normands qui s'engagent à lire les quatre ouvrages en lice et à voter pour celui qu'ils préfèrent. Plusieurs milliers d'élèves sont ensuite amenés, des quatre coins de Normandie, pour assister à la remise du prix, au Palais des Congrès.

Il y a quelques années, vous réalisez par ailleurs que les plus grands photographes sont venus shooter à Deauville, mais que la ville n'en avait conservé aucune trace. En 2010, vous lancez donc le festival de photographies, « Planches Contact », pour constituer un fonds de photographies à disposition de la Ville. Le festival fonctionne sur le principe de la commande publique : invités en résidence pour regarder Deauville, les artistes y laissent leur empreinte photographique. C'est un tremplin pour les jeunes talents, et une mine pour la ville qui a acquis un fonds époustouflant.

Deauville est devenue la seule ville au monde où l'on peut vibrer pour la culture 25h sur 24h. D'abord parce qu'il ne faut pas s'étonner, quand l'heure d'été nous tire sa révérence, de voir déambuler dans les rues de Deauville les artistes en herbe, ou plus confirmés, armés de leur appareil photo et désireux de capter la plus belle heure, celle qui est donnée par surcroît – en tous cas, tant qu'on passe à l'heure d'hiver. Il fallait un grand insomniaque, ou un petit dormeur comme vous, pour imaginer un concept aussi poétique. Mais ça marche.

Et toute l'année, 25h sur 24h, on peut désormais vibrer pour le patrimoine et pour la création grâce à vos Franciscaines. Ce projet marque l'apothéose de votre politique culturelle. Vous en rêviez depuis le début des années 2000, soucieux que la Ville acquière un lieu qui abrite à la fois une salle de spectacle et une médiathèque. Vous lancez un concours d'architecte pour créer ce pôle culturel. Mais en 2008, la crise des *subprimes* et un changement de réglementation des casinos porte un mauvais coup à vos recettes et vous contraint à la patience. Car vous n'êtes sans doute pas un homme raisonnable, pour avoir conçu et porté un projet aussi fou, mais votre audace est cartésienne. Alors vous attendez.

Et la Providence s'en mêle, en 2011, quand la veuve d'André Hambourg donne à la ville une collection d'art inestimable et quand les sœurs franciscaines, dans le cadre d'une restructuration de leur patrimoine historique, proposent à la Ville de lui vendre leur couvent.

C'était un projet pharaonique : 6500 m² d'un patrimoine néogothique, labyrinthique. Peu de maires s'y seraient frottés. Pour vous, c'est l'accomplissement d'une vie passionnément consacrée à l'action culturelle, à l'accompagnement de tous les publics vers la culture, qu'elle soit populaire ou réputée élitiste.

De ce cloître de prière et de recueillement, vous avez fait une agora de culture et d'ouverture sur toutes les altérités. Quel que soit son âge, ses goûts, on peut y passer sa journée à flâner, à méditer, à ouvrir grand les yeux entre le musée, la médiathèque, la salle de spectacle et les ateliers, sans oublier les nourritures terrestres puisqu'une cafétéria et un restaurant étoilé aident à se remettre des émotions assez intenses qu'on éprouve en admirant les toiles d'André Hambourg ou de Marc Chagall, d'Eugène Boudin ou de Maurice Denis. La virtuosité de l'architecte Alain Moatti a su préserver et transfigurer l'esprit du lieu, propice à l'élévation spirituelle : il suffit de lever les yeux vers la verrière et vers le lustre aux 14 265 tubes pour éprouver une forme de béatitude.

Chacun va pouvoir dérouler, à son rythme et indéfiniment, ce que vous appelez « un ruban de la connaissance ». Grâce à un mobilier sinusoïdal, on peut cheminer, avec l'humilité et l'enthousiasme qui siéent aux pèlerins, de la bibliothèque à la librairie, en passant par des salles de cinéma. Une dizaine de médiateurs a vocation à guider les novices.

Chaque univers, « Spectacle et musique », « Deauville », « Cheval », « Arts de vivre » ou encore « Jeunesse », offre un coin calme et un coin plus actif, selon que l'on préfère méditer, dans le creux d'une alcôve, ou débattre avec fougue.

Vos Franciscaines sont un lieu de retrait et d'évasion, un espace de transmission, de formation et de création. Je ne serais pas surpris que les grands artistes de demain racontent un jour combien ces Franciscaines ont compté dans leur éveil à la beauté, comme le raconte Nathalie Azoulay pour les années de formation de Racine à Port-Royal-des-Champs. Si vous avez tellement aimé ce roman, *Titus n'aimait pas Bérénice*, c'est peut-être qu'il parle moins de Titus et de Bérénice que de Racine et de Louis XIV, de pouvoir et de littérature, puisque « nous sommes constitués de langage et d'action, et nous avons besoin des deux ». Ce livre parle aussi de la séparation entre les hommes et les femmes qui s'aiment ou qui se sont aimés, et je ne peux que penser, avec beaucoup d'émotion, à Marielle de Sarnez qui nous a quittés après avoir été, elle aussi, une femme de passion et d'action.

Ces Franciscaines sont votre Port-Royal des Champs, le jansénisme en moins et le plaisir en plus, votre *Punta Della Dogana* ou votre *Scuola di San Giorgio degli Schiavoni*. Vous qui aimez Venise, vous avez su révéler la lumière italienne de ce patio normand. Deauville est devenue la cité opulente et gracieuse d'un tableau de Vittore Carpaccio où affluent, non pas seulement des ambassades à cheval ou des baigneuses prêtes à enterrer leur vie de jeune fille, mais des mages et des vestales qui aspirent à d'autres ravissements.

L'exposition d'ouverture nous offre un aperçu saisissant des éblouissements qui nous attendent, sur ces « chemins du paradis ». Sous le commissariat général de Régis Debray, avec un comité scientifique œcuménique et de haut vol, vous avez réussi la plus essentielle des missions politiques : rassembler la cité, silencieuse ou bavarde, curieuse ou réticente, devant des œuvres qui la bouleversent, qui la bousculent, qui lui ressemblent et qui la dépassent. Depuis vos premières leçons de philosophie, peut-être avez-vous compris que si l'enfer, c'est parfois les autres, le paradis, c'est de se laisser capter par l'infinie diversité des regards, des perceptions, des sensibilités. On l'avait oublié depuis quelques mois mais quand les portes d'un musée s'ouvrent, c'est bien le paradis qui nous tend les bras.

*

Je dois reconnaître, cher Philippe, que vous n'êtes pas seulement un ami cher : vous êtes aussi un excellent compétiteur, en matière de culture, pour le maire du Havre. Les 150 ans de Deauville ont offert un prélude assez virtuose à nos 500 ans. Car Deauville et Le Havre, que tant de mers séparent l'une de l'autre, n'en finissent pas de se regarder et de regarder dans la même direction, des Arts et des Lettres.

Peu importe que la culture vive dans un temple communiste chez moi et dans un ancien couvent chez vous. Nous sommes croyants et pratiquants de la même religion, celle qui place la culture au-dessus d'à peu près tout.

Vous avez un cœur de gauche et des vertus de droite, à moins que ce ne soit l'inverse, bref vous êtes un centriste. La dernière fois que vous avez reçu une décoration, cher Philippe, c'est Bernard Cazeneuve qui vous l'avait remise. Une fois de plus je lui succède. Une fois de plus c'est un plaisir et un honneur. Et une fois de plus c'est l'occasion de saluer le remarquable serviteur de l'Etat qu'il a été et de lui dire publiquement que la France n'a pas le luxe de se priver de ses enfants les plus solides. Ça n'a rien à voir avec votre décoration, Philippe, mais ça m'a fait du bien de le dire. La dernière fois donc que vous avez reçu une décoration, des mains de Bernard Cazeneuve, vous aviez rassemblé quelques chanceux pour dîner et nous avions, un peu, parlé politique. Les convives avaient été unanimes à pousser de hauts cris à l'idée de pouvoir même envisager de devenir Premier ministre. Nous ne pouvions imaginer que, parmi nous, deux Normands seraient appelés à vivre cette expérience.

Je ne sais pas sur quoi porteront les conversations qui suivront cette cérémonie, mais je conseille aux superstitieux, ou aux ambitieux, de peser leurs mots. Et je sais qu'aujourd'hui, ce ne sont pas douze hommes en colère qui jugent un présumé coupable, mais une assemblée unanime qui est profondément heureuse d'exprimer sa reconnaissance, son affection et son admiration à un maire exceptionnel. Votre passion pour les Arts et les Lettres a transformé Deauville en un haut-lieu de culture et d'humanité. Et vous n'avez pas fini de nous prouver que toutes les vies sont possibles, pour vous et pour tous ceux et celles à qui vos œuvres, présentes et à venir, ouvrent des horizons de félicité.

Philippe Augier, au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés nous vous faisons officier des Arts et des lettres.